

4. RETOUR SUR IMAGE : EXPLOITATION  
PEDAGOGIQUE DE L'ARTICLE DU MONDE :  
« L'ENFANT SYMBOLE DU VIETNAM » (6.2)

## Module 6.2

### Quel sens je donne à ma vie?

#### Retour sur image

#### Reportage d'Annick Cojean Le Monde Août 1997

Il s'agit ici d'un reportage paru dans le Monde durant le mois d'août 1997 sous le titre Retour sur Image. Le propos d'A. Cojean était de proposer 12 photos célèbres illustrant les grands événements mondiaux de ces 20 dernières années et d'y faire retour.

Retrouver les protagonistes des dites photos qualifiées par la journaliste elle-même de photos mythiques et de faire revivre par le récit journalistique l'événement à l'origine de chacune d'entre elles. Le récit consiste donc en un «agrandissement» de la photo c'est-à-dire faire revivre et raconter ce qui s'était passé avant, pendant et surtout après. Elles sont au nombre de 12.

Je propose d'en choisir une, la première s'intitulant L'enfant symbole du Vietnam et d'en voir l'exploitation possible dans le module 6.2. Je propose donc :

1. Lecture en communauté de recherche.

2. Collecte des questions proposées par les élèves et regroupement par thèmes dans la mesure du possible.

3. Propositions d'exercices:

- dégager des récits de vie:

a-celui de Kim

b-celui du photographe Nick Ut: sa carrière grâce à cette photo, le destin de cette photo considérée comme La Photo du Vietnam

c-celui de John Plummer: le pilote de l'avion qui apprend-t-on est devenu pasteur et porte la photo de Kim en permanence sur lui.

d-celui du mari.

- Coïncidence de récits de vie qui face à un même événement ont donné des existences et des sens de vie différents → mise en évidence de la singularité et de l'universalité du propos cf 6.2.5. Toute existence humaine produit du sens.

- Synthèse de ces récits et illustration par une leçon sur le Bonheur comme Sens de l'existence et donc possibilité d'introduire les philosophies de l'existence et l'engagement de façon judicieuse en interrogeant comme je l'ai dit les notions de → plaisir et de Bonheur: Epicure, Lucrèce, Démocrite, M. Serres

→ de Bonheur et de sagesse: stoïcisme, bouddhisme, cynisme, nihilisme avec par ex. une initiation à Schopenhauer

→ de Bonheur et détachement: les mêmes déjà cités

Une autre exploitation possible serait la question du temps qui apparaît dans le propos du reportage, les notions d'oubli, de pardon peuvent être richement traitées cf modules 6.2.6.3.

A pointer afin de relancer le questionnement: (si nécessaire)

- la Pagode, endroit sacré par excellence qu'aucun soldat fût-il américain ne devait jamais viser. Le sens du sacré est ici pointé.

-croisée de destins dont l'un finit grâce <sup>AU</sup> destin tragique de l'autre <sup>par</sup> un glorieux Prix et une renommée internationale → surgissement de l'absurde qui permet d'introduire : 6.2.11 La notion de sens au niveau de la signification de la vie → le problème de l'absurdité, l'absence d'unité, l'incohérence, l'insensé.

-Kim: symbole de la barbarie des guerriers mais on le verra plus tard objet de propagande et symbole aliéné.

-analyse de la photo en pensant à Roland Barthes La chambre claire, repérer un punctum de la photo (l'élément ontologique de la photo: Kim? Le photographe isolé qui rebobine son appareil? le nuage au loin?) Chacun analyse son propre punctum, le défend.

-Kim perd sa liberté = interroger cette idée, cf 6.2.6: Je suis responsable du sens que je donne à ma vie. Elle donne un sens à sa vie par et à travers l'événement qui en même temps la brise. Elle offre son pardon. Il s'agit ici d'exploiter le thème du sujet comme créateur de sens et de valeurs.

A. BOUIOUKLIÉV



NICK UT

# L'enfant symbole du Vietnam

8 JUIN 1972

**Kim Phuc**  
*- Du feu. Du feu partout. Du feu en moi surtout. Il me consume, je ne comprends pas, j'ai si chaud, si chaud. On dirait que ma peau brûle, qu'elle se détache, qu'elle part en lambeaux, comme mes vêtements calcinés, qui sont tombés d'eux-mêmes. Je me frotte le bras gauche, ça colle, c'est pire. Ma main droite est difforme. Je vais être affreuse! Je ne serai plus jamais normale. Je ne vois que de la fumée. Il faut que je sorte du feu! Je cours, je cours le plus vite possible. Mes pieds ne sont pas brûlés. J'ai de la chance. Plus vite. Il faut réussir à fuir. Je crois que je dépasse le feu. La fumée s'éclaircit. Je distingue des silhouettes. Je ne suis plus toute seule. Il y a du bruit, des cris, des pleurs. Je cours encore plus vite. Tout le monde court d'ailleurs: les soldats, mon petit frère Phuc, à droite, mes deux cousins, à gauche. Et puis Pam, mon grand frère, qui m'a vue, qui s'affole, qui crie: « Aidez ma sœur! Aidez ma sœur! » Il a compris que je brûle. Et moi, je hurle: « Non! Non! » (« trop chaud! ») Le choc, l'urgence m'ont fait presque oublier la douleur. Elle survient pourtant, effroyable. Alors on va me verser un peu d'eau sur le corps, et ce geste sera fatal. Personne n'a eu une telle idée de ce qu'est le napalm. »*

**L**ELLE vit là. Avec de l'asthme, du diabète, des migraines, de multiples allergies. Avec des cicatrices qui lui gonflent la peau et s'enflamment parfois, souvent, quand le temps est capricieux, quand il fait trop chaud, trop froid, trop humide, sa peau brûlée a perdu tout système de défense et ne respire jamais. « Mais quelle chance à mon âge? Hésiter, n'aurait-elle pas été... »  
 Elle vit, oui. Et même elle a donné la vie à un petit garçon de trois ans à la vieillesse et douce ne cesse de se lever contre elle et cherche à l'embrasser, perpétuellement inquiet, devant les crevasses de sa peau.  
 « Mon corps était si dévasté, je ne pouvais plus être déformée. Et voilà que l'homme le plus gentil, le plus compréhensif du monde - il s'appelle Toan - a osé me dire de m'épouser. Et voilà que j'ai créé une famille! Tant de chance, vraiment! »  
 Elle vit, oui. Et lire son nom - Kim Phuc - au-dessus d'une boîte aux lettres, avant de la rencontrer ici, dans ce petit appartement de deux pièces, au cœur d'un quartier chinois de Toronto, vingt-cinq ans après le fameux cliché, à quelque chose d'irréel. Comment dire? L'impression d'approcher une icône et de le voir glisser de son cadre, exposé dans un grand souffle de la vie.  
 Elle rit. Une cascade de notes aiguës qui ravit l'enfant mais énerve le colosse à cervelle d'oiseau qu'un centre de handicapés, moyennant rémunération, confie à la surveillance de Toan quelques heures par jour. Kim lui sourit, pose un doigt sur ses lèvres et dit avec assurance: « Ici, au Canada, je consens une belle vie. » Elle tend la robe légère qui lui tombe aux chevilles afin de mouler un petit ventre rond: « Bientôt, nous serons quatre! » Toan, jusqu'alors en retrait dans la cuisine, passe une tête radieuse. Puis, discrètement, il emmène en promenade le géant et l'enfant. Kim a besoin d'être serene pour changer de continent et plonger dans le temps.  
 Assise sur le canapé, les pieds nus, la pose décontractée, la photo devant elle, la petite Vietnamienne, devenue une jeune femme de trente-quatre ans qui s'exprime en anglais, entame alors son incroyablement récit. C'est un film, semble-t-il, qui défie dans sa tête, comme un cours d'eau limpide dont elle sait chaque mouvement. Sa voix est un murmure, et son rythme suit le fleuve. « C'était un après-midi étouffant du mois de juin 1972, en pleine guerre, en plein tourment. Depuis trois jours, le village subissait d'intenses bombardements d'armes sud-vietnamiennes, et la population s'était réfugiée dans la puzade, emmité sacré par excellence, qu'au-

culun soldat, fut-il américain, ne devait jamais viser. Soudain, à l'heure du déjeuner, la situation a semblé empirer, le feu s'étendre. Quelqu'un a surpris un signal de couleur lancé du ciel vers la puzade pour désigner une mine. Il a hurlé: "Sortons! Nous sommes morts si nous restons ici!" Et la fuite s'est organisée: les enfants en premier, qui devaient courir vite; et puis les gens âgés, avec la nourriture; les adultes avec les bébés... »  
 Kim Phuc a détaillé. Elle a remarqué l'avion qui volait lentement, et compté quatre bombes juste au-dessus de sa tête. Il n'y eut guère de bruit. Juste une immense flamme orange. Kim était plongée dans le feu du napalm. Encore quelques minutes de course, et elle perdrait connaissance, anéantie par la douleur, brûlée jusque dans ses os. Mais son destin aura entre-temps croisé la route de Nick Ut, ce photographe de l'agence AP dont le cliché, publié dès le lendemain, rapportera à son auteur le fameux prix Pulitzer et transformera Kim en symbole. Symbole de la barbarie des guerriers.  
**P**ENDANT deux jours, la famille ignora tout du sort de la petite fille. Deux de ses cousins étaient morts sur la route. Kim, trop gravement atteinte pour être soignée sur place, avait été transportée en urgence à l'hôpital de Saïgon. Elle y restera quatorze mois. Son corps n'était que plaie.  
 « Le matin, on m'immergeait dans une baignoire pour me débarrasser de la peau qui, toujours, s'infectait. Elle se détachait par morceaux, il fallait la couper. Les plaies étaient à vif. C'était si douloureux que je m'évanouissais. Un jour, la visite de ma sœur a coincé avec l'heure de mon bain. Elle n'a pu supporter de voir et s'est évanouie à son tour. L'infirmière était furieuse! » Quand Kim repartira enfin vers son village, où l'at-

glais, et lente de réapprendre à vivre. Elle a de multiples amies et même un amoureux, Toan, qui n'ose se déclarer et qu'elle n'encourage guère. A personne elle ne parle de son désir de fuir. « Le climat ne me convenait pas, j'avais des allergies, du diabète, maintes douleurs. Mais j'avais surtout l'impression de vivre sous contrôle. Je haisais ce régime. C'était comme au Vietnam. » Un soir, dans un des rares hôtels de l'île doté de l'électricité où se retrouvent les étudiants, quelqu'un lance à la cantonade: « Mais pourquoi Kim n'épouse-t-elle pas Toan? » La jeune femme est stupéfaite. Toan, s'asseyant au bout de la table, ose à peine la regarder. L'idée, apparemment, excite tout le monde. On échangea des plans. De l'amour de Toan personne ne peut douter. Kim, en est sûr. Trois jours plus tard, elle a dit oui. Dix jours plus tard, elle est mariée. Les amis ont tout organisé. Jusqu'à la lune de miel, à Moscou.  
 A ce moment du récit, Kim fait une petite pause, met ses jambes en tailleur, ménage son suspense. Et même elle rit d'avance des surprises qu'elle réserve. Car le fleuve, maintenant, se transforme en rapides. Sa vie va changer de cours. « C'est dans l'avion du retour que j'ai rêvé à Toan ce que je lui cachais depuis plusieurs semaines. Je n'avais que trop tardé, il fallait que je le dise. »  
 Il était temps en effet: Kim ne rentrerait pas à Cuba. A l'escalade de ravitaillement en carburant, prévue sur le territoire canadien, elle prévoyait de quitter le groupe de passagers et de demander l'asile politique. Sa décession était irrévocable.  
 Toan fut abasourdi. Cela faisait des mois qu'il rêvait de retrouver sa famille au Vietnam. Et c'est avec sa femme qu'il entendait rentrer. Kim, bien sûr, comprenait. Mais jouait toutes ses cartes. « Tu as le choix, je ne veux rien t'imposer, disait-elle. Mais nous sommes une famille maintenant. De quoi auristu l'air en rentrant seul de ton voyage de noces! » Le mot était cruel, même dit avec humour. « Au fond de mon cœur, j'étais sûr qu'il ne me quitterait pas. »  
 L'avion se rapprochait de Gander. Toan se tassa sur son siège. Ils n'avaient pas d'argent, pas de vêtements, pas d'adresse. Mais la jeune Vietnamienne avait un sentiment d'urgence. C'était ce jour-là ou jamais. Alors, quand l'avion fut posé, quand les portes enfin s'ouvrirent, elle fila vers un militaire canadien, tenuit les deux passeports et, le cœur battant, rejoignit la file des aspirants au statut de réfugiés. Toan, bien sûr, à son côté.  
 « Il était si nerveux qu'il n'a pas pu s'arrêter pendant une bonne semaine! Mais on



Mai 1997 - Toronto

**C**AR parfois, et alors même qu'elle rit, les dévotions brillantes qu'en jure et s'entend. « Je ne le pense pas, car l'écriture te le prouve, ce n'est pas un plumeau, mais un pur moment, je t'en sers de colère, de la haine, de la honte, de la honte de mes parents. On peut changer le passé. Alors à quel bon s'y tenir? Il n'est utile que pas s'élever. »  
 La photo de Nick Ut n'est exposée nulle part, dans le petit appartement de Kim. Sa vue lui est infiniment douloureuse. Mais comment l'oublier? On ne se soustrait pas à un destin de symbole. La course de Kim sous le feu du napalm touche l'universel.  
 L'an passé, Kim fut invitée à Washington à la cérémonie commémorative de la guerre du Vietnam, devant un parterre de plusieurs milliers de vétérans médusés elle a pu timidement la parole pour évoquer l'espoir. Et le pardon. « Si je pouvais trouver face à face avec le pilote de l'avion qui a lancé la bombe, je dirais: on ne peut pas changer l'histoire, mais au moins peut-on essayer de faire de notre mieux dans le présent et le futur pour promouvoir la paix. » Et puis elle a disparu durant la plus longue et la plus respectueuse des standing ovations.  
 Au milieu de l'assistance, John Plummer était foudroyé. C'est à lui qu'elle venait de s'adresser. Lui qui avait eu la responsabilité de coordonner le bombardement de Thanh Bang, le 6 juin 1972. Lui qui, devenu pasteur, après mille errances, pouvait toujours sur lui la photo de la petite fille, découverte dès le 9 au matin et lestée de remords. Il se releva un policier, le suppliant de remettre à la jeune femme un message. Déjà, elle quittait le mémorial soucieuse d'éviter la foule. Elle s'enfuyait dans un escalier, elle allait disparaître. Le billet lui parvint juste à temps: « Kim, je suis un homme. » Alors elle s'arrêta, se tourna. Il attendait, trébuchant sur les hauts des marches. Et elle ouvrit ses bras.  
 Annick Cajoux

PROCHAIN ARTICLE  
 La cène de Washington